

choniaton avec celui de Moïse¹. Si Porphyre est le même personnage que le philosophe qu'attaque Macarius Magnès, il n'aurait pas admis l'authenticité du Pentateuque, car ce philosophe affirme que tous les livres de Moïse sont perdus. « Rien n'a été conservé, dit-il, des œuvres de Moïse. On raconte, en effet, que tous ses écrits furent brûlés dans le temple. Ceux qui ont été depuis composés sous son nom, onze cent quatre-vingts ans après la mort de Moïse, sont l'œuvre d'Esdras et de son entourage². » Cette erreur est tirée des livres apocryphes qui avaient cours dès les premiers siècles chrétiens.

Nous ignorons ce qui était contenu dans l'ouvrage de Porphyre depuis le livre cinquième jusqu'au onzième inclusivement. Dans son douzième livre, il rejetait l'authenticité des prophéties de Daniel³. C'est la partie la plus célèbre de ses *Discours contre les chrétiens*. Il

¹ Eusèbe, *Præp. Evang.*, I, 9, t. XXI, col. 72. Le même passage est répété, *ibid.*, X, 9, col. 808, et dans Théodoret, *Græc. affect. cur.*, II, t. LXXXIII, col. 840.

² Macarius Magnès, III, 3, p. 54. — Julien plus tard n'alla pas si loin; il dit seulement qu'Esdras avait fait quelques additions aux livres de Moïse. Voir S. Cyrille, *Cont. Julian.*, V, t. LXXVI, col. 757.

³ S. Jérôme, *Prolog. in Dan.*, t. XXV, col. 491. Peut-être le treizième livre s'occupait-il aussi de Daniel. Nous lisons, en effet, dans S. Jérôme, *In Matt.*, XXIV, 16, t. XXVI, col. 178 : « De hoc loco, id est, de abominatione desolationis, quæ dicta est a Daniele propheta, stante in loco sancto, multa Porphyrius tertio decimo operis sui volumine contra nos blasphemavit, cui Eusebius Cæsariensis episcopus tribus respondit voluminibus, decimo octavo, decimo nono et vicesimo. Apollinaris quoque scripsit plenissime, superflueque conatus est uno capitulo velle disserere de quo tantis versuum millibus disputatum est. »

prétendait, comme les incrédules de nos jours, qu'elles avaient été fabriquées après coup, vers l'an 169 avant notre ère, du temps d'Antiochus Épiphane, par un faussaire qui avait pris le nom de Daniel⁴. Il appuyait son assertion sur la multitude et sur l'exactitude des détails renfermés dans ce livre et concernant le règne de ce roi de Syrie⁵. Saint Jérôme nous apprend qu'il avait compulsé dans ce but tous les historiens des Séleucides et des Lagides : Sutorius Callinicus, Diodore, Jérôme de Cardie, Polybe, Posidonius, Claudius, Théon et Andronicus Alypius⁶. Nous ne connaissons pas tous les détails de son interprétation, il s'en faut de beaucoup, mais d'après le peu que nous a conservé saint Jérôme, dans son *Commentaire de Daniel*⁷, nous voyons que le philosophe néoplatonicien avait saisi, avec une rare pénétration, le sens véritable de plusieurs passages, seulement il avait poussé sa critique jusqu'aux derniers excès et était ainsi tombé dans l'erreur, dénaturant les oracles du prophète et commettant des contre-sens que le docteur chrétien relève avec raison⁸.

⁴ S. Jérôme, *Prolog. in Dan.*, t. XXV, col. 491 : « Quia vidit Porphyrius universa completa, et transacta negare non poterat, superatus historiæ veritate, in hanc prorupit calumniam ut ea quæ... futura dicuntur, propter gestorum in quibusdam similitudinem sub Antiocho Epiphano impleta contendat. »

⁵ « L'antiquité, dit à ce sujet le *Dictionnaire des sciences philosophiques*, de M. Franck, 2^e édit., p. 1367, l'antiquité n'offre pas d'échantillon plus curieux de cette science que nous sommes trop portés à croire toute moderne, la critique historique. »

⁶ S. Jérôme, *Prolog. in Dan. ad Pamm. et Marc.*, t. XXV, col. 494.

⁷ S. Jérôme, *In Daniel.*, t. XXV, col. 571, 572, 575, 579, 580.

⁸ Par exemple, *In Daniel.*, t. XXV, col. 571, 575, 577.

Dans ses attaques contre le livre de Daniel, Porphyre ne négligeait rien et il passait au crible de sa critique jusqu'aux moindres détails. C'est ainsi que, dans son ignorance des coutumes chaldéennes, il traitait d'in vraisemblable le récit du prophète où il est dit qu'après l'explication du fameux songe de la statue par le jeune captif hébreu : « Le roi Nabuchodonosor tomba sur sa face et adora Daniel¹. » Le philosophe prétendait que jamais le superbe roi de Babylone ne se serait ainsi abaissé devant Daniel². Il ne connaissait guère le caractère de Nabuchodonosor, quand il s'exprimait ainsi. On rendait à Babylone les plus grands honneurs aux interprètes des dieux, et le vainqueur de Jérusalem ne le cédait à personne en piété, comme l'attestent ses monuments³.

Porphyre alléguait aussi contre le livre de Daniel une objection célèbre encore de nos jours :

Nous devons également savoir que Porphyre nous fait, entre autres, cette difficulté au sujet du livre de Daniel : qu'il est manifestement fictif, parce qu'il ne se trouve pas chez les Hébreux, et qu'il est d'invention grecque, puisque, dans la fable de Susanne, le langage est grec, Daniel parlant aux vieillards d'être coupé par le milieu (*σχίσαι*) à cause du lentisque (*σχίνος*) et d'être partagé en deux (*πίσαι*) à cause

¹ Dan., II, 46.

² « Hunc locum calumniatur Porphyrius, dit S. Jérôme, quod nunquam superbissimus rex captivum adoraverit. » *In Dan.*, II, 46, t. XXV, col. 504.

³ Voir *La Bible et les découvertes modernes*, 5^e édit., 1889, t. IV, p. 492.

du chêne vert (*πρίνος*); ce jeu de mots convient plutôt au grec qu'à l'hébreu¹.

Cette objection avait été déjà faite à Origène par Jules Africain et il est possible que Porphyre l'eût empruntée à ce dernier. Elle témoigne en tout cas que le philosophe néoplatonicien n'avait rien négligé de ce qui pouvait lui servir à attaquer la Bible et qu'il faisait appel à la philologie comme à l'histoire dans ses *Discours contre les chrétiens*. Eusèbe, Apollinaire et, à leur suite, saint Jérôme, répondirent avec raison à Porphyre que l'on ne pouvait tirer de l'histoire même de Susanne aucune preuve contre l'authenticité du livre de Daniel, parce que cette histoire ne faisait pas partie de ce livre, mais avait été écrite par un auteur différent².

Les réponses que saint Jérôme a faites, dans son *Commentaire de Daniel*, aux autres objections de Porphyre, ne sont pas toujours heureuses, il faut en convenir; quelques-unes manquent même de justesse et d'exactitude. Entraîné par l'ardeur de la polémique, le savant docteur a parfois donné tort à Porphyre là même où ce

¹ « Sed et hoc nosse debemus inter cetera, Porphyrium de Danielis libro nobis objicere, idcirco illum apparere confictum, nec haberi apud Hebræos, sed græci sermonis esse commentum, quia in Susannæ fabula contineatur, dicente Daniele ad presbyteros, ἀπὸ τοῦ σχίνου σχίσαι, καὶ ἀπὸ τοῦ πρίνου πρίσαι, quam etymologiam magis græco sermoni convenire quam hebræo. » S. Jérôme, *Prol. in Dan.*, t. XXV, col. 492.

² S. Jérôme, *Prol. in Dan.*, t. XXV, col. 492. — Sur la réponse qu'on peut faire à l'objection considérée en elle-même, voir t. IV et nos *Mélanges bibliques*, 2^e édit., 1889, p. 477-483. — La question de l'auteur de l'histoire de Susanne est traitée *ibid.*, p. 473-475.

dernier avait raison, et refusé d'appliquer à Antiochus Épiphane des passages du prophète qui s'appliquent réellement à ce prince, dans le sens littéral, comme l'avait très bien remarqué l'auteur des *Discours contre les chrétiens*¹. Mais si saint Jérôme est dans quelques cas allé trop loin, il n'en a pas moins victorieusement établi que tous les oracles du quatrième grand prophète ne pouvaient se rapporter à Antiochus, et que Porphyre s'était trompé en voulant trouver partout ce monarque. Dans l'explication des paroles de Daniel : « Et tous les peuples, les tribus et les langues le serviront; sa puissance est une puissance éternelle, etc.², » le commentateur dit à bon droit :

A quel homme peut convenir ce langage? Que Porphyre nous le dise! Qui a été assez puissant pour couper et briser cette petite corne, désignant, d'après son interprétation, Antiochus? S'il répond que les généraux d'Antiochus ont été vaincus par Judas Machabée, il doit nous montrer comment (ce prince) vient avec les nuées du ciel, de même que le fils de l'homme, comment il est présenté à l'Ancien des jours, comment lui sont donnés la puissance et l'empire, comment tous les peuples, les tribus et les langues le servent, et comment il a une puissance éternelle, sans terme et sans fin³.

Voilà ce que nous savons des attaques de Porphyre

¹ Voir la citation de Porphyre faite par S. Jérôme, *In Dan.*, XI, 44-45, t. XXV, col. 573.

² *Dan.*, VII, 14.

³ S. Jérôme, *In Daniel.*, VII, 14, t. XXV, col. 533.

contre la prophétie de Daniel et contre l'Ancien Testament. Quant au Nouveau, il ne le ménagea pas davantage. Il prit surtout à partie, avec beaucoup de violence, les Évangiles. Nous ne connaissons qu'imparfaitement ses griefs, mais nous allons résumer ce qui est parvenu jusqu'à nous. Il traita d'abord d'inconséquence la venue tardive du Messie. « Comment se fait-il, dit saint Jérôme dans sa lettre à Ctésiphon contre Pélage, comment se fait-il, — car c'est là l'objection qu'a coutume de nous faire votre ami Porphyre, — que Dieu, clément et miséricordieux, ait souffert, depuis Moïse jusqu'à Jésus-Christ, que toutes les nations périssent par l'ignorance de la loi et des commandements de Dieu? Car, ni la Bretagne, province fertile en tyrans, ni les peuplades écossaises, ni les nations barbares qui habitent jusque sur les bords de l'Océan n'ont connu ni Moïse ni les prophètes. Pourquoi le Christ n'est-il venu qu'à la fin des temps? Pourquoi n'est-il pas venu plus tôt pour prévenir la perte de cette innombrable multitude¹? »

Outre ce reproche général, Porphyre relevait aussi beaucoup d'accusations particulières contre les livres du Nouveau Testament. Il prétendait d'abord que les Évangiles contenaient des choses fausses²; il tâchait surtout d'y relever des contradictions. Le philosophe de Macaire de Magnésie dit, par exemple :

¹ S. Jérôme, *Epist.* CXXXIII, 9, t. XXII, col. 1157. Cf. plus loin, p. 212.

² « Hoc replico non ut Evangelistas arguam falsitatis, hoc quippe impiorum est, Celsi, Porphyrii, Juliani. » S. Jérôme, *Epist.* LVII, ad *Pampach.*, 9, t. XXII, col. 575.

Les Évangélistes sont les inventeurs, non les historiens des choses qu'ils racontent de Jésus. Chacun d'entre eux, en effet, a écrit, principalement en ce qui regarde la passion, non pas en s'accordant avec les autres, mais en les contredisant. Ainsi l'un dit que quelqu'un présenta au crucifié une éponge pleine de vinaigre¹. Un autre dit différemment : « Étant arrivé au lieu appelé Golgotha, on lui donna à boire « du vin mêlé avec du fiel, et, l'ayant goûté, il ne voulut « pas en boire²; » et un peu après : « Vers la neuvième « heure, Jésus poussa un grand cri, disant : *Elôeim, Elôeim,* « *lema sabachtanei*, c'est-à-dire, *mon Dieu, mon Dieu, pour-* « *quoi m'as-tu abandonné*³? » Celui qui parle ainsi est Matthieu. Un troisième dit : « Il y avait un vase plein de vinaigre. Ayant donc attaché le vase plein de vinaigre avec « de l'hysope, ils le présentèrent à sa bouche. Quand donc « Jésus eut pris du vinaigre, il dit : *C'est consommé*, et, ayant « incliné la tête, il rendit l'esprit⁴. » Celui qui parle ainsi est Jean. Un quatrième dit : « Et, ayant crié d'une voix forte, « il dit : Père, je remets mon esprit entre tes mains⁵. » Celui qui parle ainsi est Luc. On peut conclure de là ce qu'est cette vieille histoire discordante, où l'on dirait qu'on ne raconte pas la passion d'un seul, mais de plusieurs. L'un dit : « Entre tes mains, je recommande mon esprit; » un second : « C'est consommé; » un troisième : « Mon Dieu, mon Dieu, « pourquoi m'as-tu abandonné? » Un quatrième : « O Dieu,

¹ Marc, xv, 36.

² Matt., xxvii, 33-34.

³ Matt., xxvii, 46.

⁴ Joa., xix, 29-30. Le vrai texte de saint Jean porte qu'on présenta à Jésus une éponge imbibée de vinaigre, non le vase même, comme le dit le philosophe.

⁵ Luc, xxiii, 46.

« mon Dieu, pourquoi m'as-tu couvert d'opprobre¹? » D'où il est clair que c'est là une fiction incohérente, ou bien représentant divers crucifiés, ou bien en représentant un qui meurt si mal que les spectateurs n'ont aucune idée nette de ce qu'il souffre. Mais si les Évangélistes, ne pouvant raconter selon la vérité de quelle manière il était mort, n'ont fait que des rapsodies, à combien plus forte raison n'ont-ils rien raconté qui mérite confiance sur tout le reste².

En lisant ces lignes, on croirait avoir sous les yeux une page de la première *Vie de Jésus* de Strauss. C'est la même manière de présenter les choses; ce sont les mêmes procédés d'argumentation; on voit partout des contradictions, là même où il n'y en a pas l'ombre, comme ici où il est si visible que les historiens du Sauveur rapportent des paroles prononcées à des moments divers.

Non content de chercher à relever des contradictions dans les Évangiles, Porphyre traitait certains récits d'in vraisemblables, afin de les attaquer directement. Au sujet de la vocation de saint Matthieu, saint Jérôme dit : « Porphyre et Julien Auguste trouvent ici à reprendre ou la maladresse de l'historien qui ment ou la sottise de ceux qui ont suivi immédiatement le Sauveur, comme

¹ Le philosophe veut sans doute ici citer S. Marc, xv, 34, mais S. Marc n'a pas : *ὀνειδισάζ με*, comme le dit l'ennemi des Évangiles, il a : *με ἐργαζέμενος*, exactement comme S. Matthieu, xxvii, 46.

² Macarius Magnès, II, 12, p. 20-21. — Nous avons vu plus haut, p. 145, note 1, que Celse avait déjà cherché à relever des contradictions dans les Évangiles. Origène, *Cont. Cels.*, v, 52, t. XI, col. 1261.

s'ils avaient suivi d'une manière déraisonnable le premier venu qui les eût appelés ¹. »

Le plus souvent, l'auteur des *Discours contre les chrétiens* s'attachait à découvrir des inexactitudes historiques ², géographiques ou autres, dans la narration sacrée, afin de jeter des doutes sur sa véracité ³. Saint Jérôme, dans ses *Questions hébraïques*, nous apprend que Porphyre attaquait le miracle de Jésus marchant sur les eaux, en reprochant aux écrivains sacrés une expression géographique inexacte. Le philosophe que réfute Macaire de Magnésie expose cette objection dans les termes suivants, qui sont peut-être ceux du néoplatonicien lui-même :

Examinons maintenant ce passage de l'Évangile qui est écrit d'une façon ridicule et raconte une fable plus ridicule encore. Jésus, après le souper, envoie ses disciples en avant pour traverser la mer et lui-même vient à la dixième veille de la nuit, pendant qu'ils étaient violemment agités par une forte tempête, après avoir lutté toute la nuit contre la fureur des flots ⁴. (La quatrième veille de la nuit est la dixième

¹ S. Jérôme, *Comm. in Matt.*, ix, 9, t. xxvi, col. 56.

² Dans Macaire de Magnésie, III, 31, p. 126, le philosophe reproche à l'auteur des Actes de faire dire à S. Paul, xxii, 27, qu'il est citoyen romain, quand, en réalité, il était Juif, Act. xxii, 3. Si l'auteur de cette objection est Porphyre, il montre par là qu'il ignorait ce qu'était un citoyen romain, car saint Paul était véritablement citoyen romain, tout en étant Juif, comme personne ne le conteste aujourd'hui.

³ Le philosophe de Macaire ne dédaigne pas non plus de se servir de la raillerie et du ridicule, par exemple, pour l'histoire des pores de Gadara, III, 4, p. 55.

⁴ Matt., xiv, 22-23; Marc, vi, 45-52; Joa., vi, 16-21.

heure; il restait encore trois heures de nuit). — Ceux qui connaissent les lieux nous assurent qu'il n'y a là aucune mer, mais un petit lac formé par le fleuve à l'extrémité des montagnes de la Galilée, près de la ville de Tibériade; même de petites barques, faites d'un seul tronc d'arbre, peuvent le traverser facilement en deux heures au plus; on n'a à y redouter ni les vagues, ni les tempêtes. Marc, dénaturant étrangement la vérité, raconte cette fable tout à fait ridicule: au bout de neuf heures, à la dixième heure, c'est-à-dire, à la quatrième veille de la nuit, Jésus survenant trouva ses disciples naviguant sur le lac. Ensuite [Marc] appelle ce lac une mer, et non pas simplement une mer, mais une mer agitée par la tempête et terriblement furieuse, une mer grosse et dangereuse par le soulèvement des flots; il veut par là nous représenter le Christ comme ayant fait une sorte de grand signe (miracle), c'est-à-dire, ayant calmé une tempête violente et extraordinaire, et sauvé de la mer et de l'abîme ses disciples qui avaient en réalité couru un bien mince danger. C'est à ces contes enfantins que nous reconnaissons que l'Évangile n'est qu'un recueil de scènes frauduleusement embellies ¹.

Saint Jérôme répond très justement à ces objections :

Il faut remarquer que tout amas d'eaux, soit salées, soit douces, est appelé « mer » dans la langue hébraïque. C'est donc sans motif que Porphyre calomnie les Évangélistes, en disant que c'est pour faire croire aux ignorants que le Seigneur avait fait un miracle en marchant sur la mer qu'ils ont appelée le lac de Génésareth une mer, puisque tous les

¹ Macarius Magnès, III, 6, p. 60-61.

lieux où les eaux sont rassemblées reçoivent en hébreu le nom de mer¹.

L'auteur des *Discours contre les chrétiens* s'en prenait particulièrement au fondateur du Christianisme. Rufin l'appelle « l'ennemi personnel du Christ². » Porphyre avait étudié minutieusement les Évangiles pour y chercher des prétextes de rabaisser Notre-Seigneur. Saint Jean raconte-t-il³ que le Sauveur, après avoir dit d'abord qu'il n'irait pas à Jérusalem pour la fête des Tabernacles, s'y rendit ensuite en secret, Porphyre reproche aussitôt à Jésus d'avoir été inconstant et versatile⁴. Porphyre ne pouvait surtout admettre qu'un homme né d'une femme et condamné au supplice ignominieux de la croix fût un Dieu⁵. Il ne niait pas cependant qu'il n'eût fait des miracles, mais il les attribuait, au moins en partie, aux prestiges des démons, si nous en jugeons

¹ S. Jérôme, *Quæst. heb. in Gen.*, I, 10, t. XXIII, col. 939. Il est d'ailleurs digne de remarque que si saint Matthieu, saint Marc et saint Jean donnent toujours au lac de Génésareth, d'après le langage usuel de la Palestine, le nom de mer, θάλασσα, saint Luc, plus familiarisé avec la langue grecque, l'appelle exclusivement lac, λίμνη, v, 1, 2; VIII, 22-33. On peut noter en passant que l'emploi de θάλασσα par S. Jean, VI, 1, 16-19; XXI, 1, 7; XXII, 25, est un indice philologique que l'auteur du quatrième Évangile est un Juif originaire de Palestine.

² « Specialis hostis Christi. » Rufin, *Invectiv.*, II, 7, dans les *Œuvres* de saint Jérôme, édit. Vallarsi, t. II, p. 638.

³ Joa., VII, 10.

⁴ « Latrat Porphyrius, inconstantia ac mutationis accusat, » dit S. Jérôme, *Dialog. cont. Pelag.*, II, 17, t. XXIII, col. 553.

⁵ « Hunc autem esse Christum non credis, dit saint Augustin, s'adressant à Porphyre; contemnis enim eum propter corpus ex femina acceptum et propter crucis opprobrium. » *De Civ. Dei*, X, 28, t. XII, col. 307.

d'après un mot dit en passant par saint Jérôme¹. Nous n'avons pas d'autres détails sur la manière dont Porphyre parlait de Notre-Seigneur dans ses *Discours contre les chrétiens*. Nous savons seulement, de plus, qu'il attaquait aussi les Actes des Apôtres².

Porphyre n'avait pas manqué de signaler l'antagonisme prétendu de saint Pierre et de saint Paul, dont l'école de Tubingue a de nos jours tant abusé dans son explication des origines du Christianisme. Il prend parti pour saint Pierre contre saint Paul et accuse celui-ci d'envie et de vantardise : « Le blasphémateur Porphyre, dit saint Jérôme, prétend que Paul et Pierre se sont livrés entre eux des combats puérils; bien plus, il soutient que Paul était rongé d'envie à cause des miracles de Pierre et qu'il a écrit par jactance, ou des choses qu'il n'a pas faites, ou des choses, qui, s'il les a faites, sont impudentes³. » Porphyre prétendait conclure du dissentiment entre saint Pierre et saint Paul que les dogmes qu'ils prêchaient l'un et l'autre n'étaient que des fictions, *ficti dogmatis mendacium*⁴. Pour répondre

¹ « Nisi forte in morem gentilium impiorumque Porphyrii et Eudomii has præstigijs dæmonum esse confingas. » Saint Jérôme, *Adv. Vigilant.*, 10, t. XXIII, col. 348.

² Le philosophe de Macaire de Magnésie fait plusieurs objections contre les Actes. Voir III, 21-22, p. 101-102; III, 30-31, p. 125-126, sur Ananie et Saphire, sur la délivrance de saint Pierre, prisonnier, sur la circoncision de Timothée, etc.

³ S. Jérôme, *Epist.* CXI, 11, t. XXII, col. 923. saint Jérôme rappelle cette même objection de Porphyre dans son *Commentaire sur Isaïe*, LIV, 12, t. XXIV, col. 513 : « Qui dispensatoriam inter Petrum et Paulum contentionem vere dicunt jurgium fuisse ac certamen, ut blasphemanti Porphyrio satisfaciant. »

⁴ Saint Jérôme, dans le Prologue de son *Commentaire sur l'É-*

à la difficulté de l'auteur des *Discours contre les chrétiens*, saint Jérôme soutint dans son explication de l'Épître aux Galates, que la résistance de saint Paul à saint Pierre¹ était feinte et concertée entre les deux Apôtres. Saint Augustin lui répliqua que cette comédie n'eût été ni digne ni habile et qu'il fallait reconnaître que saint Paul avait réellement résisté à saint Pierre².

Nous retrouvons dans cette dernière objection de Porphyre contre la doctrine prêchée par saint Pierre et par saint Paul toute l'habileté de sa critique. Le philosophe néoplatonicien était donc par sa pénétration, sa subtilité, sa science, son érudition, son habitude de la dispute, l'un des plus redoutables ennemis qu'eût encore rencontrés le Christianisme. Venu après Celse, il avait probablement mis à profit le *Discours véritable* dans sa lutte contre la religion naissante³, mais il avait ajouté beaucoup de difficultés nouvelles à celles de l'ancien polémiste et en particulier sa critique contre le livre de Daniel. Emporté par sa haine contre les fidèles, il voulut faire contre eux flèche de tout bois et il

pître aux Galates, t. xxvi, col. 310-311, a dit : « Bataneotes et sceleratus ille Porphyrius, in primo operis sui adversum nos libro, Petrum a Paulo objecit esse reprehensum, quod non recto pede incederet ad evangelizandum, volens et illi maculam erroris inurere et huic procacitatis, et in commune ficti dogmatis accusare mendacium, dum inter se Ecclesiarum principes discrepent. »

¹ S. Jérôme, *In Gal.*, II, 11-13, t. xxvi, col. 340-341; *Ep.* LXXV, ad S. August., 6, 11, dans les *Œuvres* de saint Augustin, t. xxxiii, col. 253, 257.

² S. Augustin, *Ep.* LXXXII, ad S. Hier., 22, t. xxxiii, col. 286. Nous étudierons tout au long cette question dans le dernier volume, en répondant aux difficultés soulevées contre l'Épître aux Galates.

³ Cf. L. Duchesne, *De Macario Magne*, p. 22.

remplit son œuvre de saillies et de réflexions, dont plusieurs sont puérides ou reposent sur les erreurs les plus grossières, mais, de tout temps, les arguments les plus faux ont été jugés bons par les ennemis de la foi. Les *Discours contre les chrétiens* furent ainsi comme un arsenal où les païens trouvèrent à leur gré des armes de toute sorte contre la religion qu'ils voulaient à tout prix empêcher de triompher. Il était donc indispensable d'y répondre.

La persistance avec laquelle les Pères ont réfuté les objections de Porphyre montre que ses écrits contre les chrétiens étaient très répandus et nuisaient aux progrès de la religion. Saint Méthode, évêque de Tyr (mort martyr vers 311), avait publié un ouvrage célèbre *Contre Porphyre*¹. Il ne nous en reste malheureusement que quelques passages, conservés par saint Jean Damascène². Eusèbe, Apollinaire³, saint Augustin, saint Jérôme, saint Cyrille et Théodoret ont aussi combattu ses erreurs.

Saint Jérôme, écrivant à un rhéteur de Rome nommé Magnus, lui disait au sujet des premiers écrivains qui avaient réfuté Porphyre : « Méthode, Eusèbe et Apolli-

¹ S. Jérôme, *De vir. ill.*, 83, t. xxiii, col. 691; Suidas, *Lexicon*, édit. Bernhardt, t. II, part. I, col. 752.

² Les *Œuvres* de saint Méthode ont été publiées par Gallandi, *Bibliotheca*, t. III; par Migne, *Patr. gr.*, t. xviii. Voir col. 17-19, les témoignages des anciens sur ses écrits contre Porphyre. Les trois fragments de sa réfutation, qui nous ont été conservés dans les *Parallèles* de saint Jean Damascène, sont réunis, *ibid.*, col. 545, mais ne nous apprennent rien sur Porphyre.

³ S. Jérôme, *De vir. ill.*, 104, t. xxiii, col. 703.

naire lui ont répondu avec beaucoup de force... Méthode a contre lui jusqu'à dix mille versets; Eusèbe et Apollinaire ont écrit vingt-cinq et trente livres¹. » S'il faut en croire Philostorge, les trente livres écrits contre Porphyre, vers la fin du iv^e siècle, par Apollinaire, évêque de Laodicée, l'emportaient de beaucoup sur les œuvres analogues de saint Méthode et d'Eusèbe².

Le nom de Porphyre revient très souvent dans les écrits de saint Jérôme, comme on a pu le remarquer dans les pages qui précèdent. Son ennemi Rufin lui en fit même un reproche dans ses *Invectives*, et le traita de disciple de Barabbas, parce qu'il prétendait que c'était dans l'*Introduction* de ce philosophe que le savant docteur avait étudié la logique³. En réalité, le traducteur de l'Écriture croyait important de réfuter des objections qui lui paraissaient renfermer quelque chose de spécieux

¹ S. Jérôme, *Epist.* LXX, 3, t. XXII, col. 666. Cf. *Epist.* XLVIII, 13, col. 502; *Cont. Rufin.*, II, 33, t. XXXIII, col. 455. — Suidas, *Lexicon*, t. I, part. 2, col. 649, attribue trente livres à l'ouvrage d'Eusèbe de Césarée contre Porphyre; saint Jérôme mentionne ces trente livres, mais dit qu'il n'en connaît lui-même que vingt, *De vir. illust.*, 81, t. XXIII, col. 689.

² Philostorge, *H. E.*, VIII, 14, t. LXV, col. 565-568. Philostorge avait écrit lui-même contre Porphyre, *ibid.*, X, 10, col. 592.

³ « Quid stultus ego sanctos enumero christianos viros? Non propter istos dicit: quia ipsi nos docuimus, sed quia Barrabbam ejus de synagoga magistrum non suscepimus, et per Εισαγγωγην Porphyrii, ad logicam non sumus introducti. Ignosce mihi pro hoc quod malui ante imperitus et indoctus videri, quam Barrabbæ discipulus dici... Nam Porphyrius tuus dic, quæso, quid te docuit, qui adversum christianos et adversum religionem nostram blasphemiarum volumina conscripsit?... Porphyrius te docuit de christianis male loqui. » Rufin, *Apol.*, II, 12, t. XXI, col. 595. Il lui avait déjà fait le même reproche, en termes un peu moins violents, II, 10, col. 595. Ailleurs il lui

et de propre à séduire les gens simples ou mal instruits, aussi semble-t-il avoir formé le dessein de lui répondre d'une manière suivie, mais il ne réalisa pas son projet¹. Saint Augustin ne pensait pas autrement que saint Jérôme, car il a souvent, lui aussi, parlé de Porphyre, spécialement dans sa *Cité de Dieu*². Quoiqu'il ne nomme point cet ennemi des chrétiens dans ses quatre livres *De l'accord des Évangélistes*, ce sont bien ses objections qu'il réfute, parce que ses *Discours* les avaient rendues en quelque sorte populaires parmi les païens³.

L'heure approchait néanmoins où le silence allait se faire autour du nom de Porphyre. L'empereur Théodose II porta, en l'an 448, une ordonnance spéciale, pour faire anéantir les livres de Porphyre contre les chrétiens⁴. Jusqu'à quel point son ordre fut-il exécuté?

reprochait aussi de n'avoir pas réfuté Porphyre dans sa Préface de Daniel. S. Jérôme, *Adv. Ruf.*, II, 33, t. XXXIII, col. 455. — Nous avons vu plus haut, p. 184, que la manière dont saint Jérôme répondait à l'objection de Porphyre sur le Céphas de l'Épître aux Galates avait été aussi l'occasion d'une controverse entre lui et saint Augustin.

¹ « Sed et adversus Porphyrium, in alio, si Christus jusserit, opere pugnabimus. » S. Jérôme, *In Gal.*, I, 11-13, t. XXVI, col. 341.

² S. Augustin, *De Civ. Dei*, X, 9, t. XLI, col. 286 et passim.

³ S. Augustin, *De consensu Evangelistarum*, I, VII, 10; XXXIV, 52, t. XXXIV, col. 1047, 1069.

⁴ Mansi, *Concil.*, t. V, col. 417 et 420. Beaucoup de critiques ont soutenu que si ce décret était dirigé nommément contre Porphyre, il s'appliquait aussi à tous ceux qui avaient écrit contre le Christianisme, parce que, dans le Code de Justinien où il est reproduit, I, I, tit. I, 3 (t. II du *Corpus juris civilis*), édit. Krueger, Berlin, 1877, p. 5, on lit Πορφύριος... ἢ ἕτερός τις, mais ces derniers mots sont une addition postérieure. Voir C. J. Neumann, *Juliani librorum contra christianos quæ supersunt*, Leipzig, 1880, p. 8.

Nous l'ignorons. L'extinction du paganisme allait contribuer bien plus efficacement que tous les édits impériaux à la disparition de ses écrits. Après avoir attiré si vivement l'attention des Pères et des docteurs au iv^e siècle, ils furent traités plus tard avec tant d'indifférence, que même les réfutations qui en avaient été publiées se perdirent et qu'il ne nous en reste plus rien aujourd'hui.

CHAPITRE VI.

HIÉROCLÈS ET PHILOSTRATE.

Hiéroclès, gouverneur de Bithynie au commencement du iv^e siècle¹, marcha sur les traces de Celse et de Porphyre. C'était un fougueux ennemi des chrétiens. Plusieurs critiques pensent qu'il était apostat. Il fut le fauteur de la persécution de Dioclétien, dont un des principaux caractères fut l'ardeur qu'on mit à détruire « les Écritures » de la loi chrétienne. Hiéroclès manifesta son animosité et sa cruauté contre les fidèles de Jésus-Christ, non seulement dans la province de Bithynie, mais aussi dans la Basse-Égypte, dont il fut quelque temps préfet² et où il se livra à toute sorte d'excès et d'indignités³.

Hiéroclès avait été aussi gouverneur de Palmyre,

¹ Avant 311, date de la fin de la persécution, entre Flaccinus et Priscillianus, qui furent aussi à la tête de la province de Bithynie, pendant la persécution (304-311). Voir W. Smith, *Dictionary of Christian Biography*, t. III, 1882, p. 26.

² S. Épiphane, *Hær.* LXVIII, t. XLII, col. 185. Cf. les notes de Valois sur Eusèbe, *De Martyr. Palest.*, 5, Paris, 1659, p. 177.

³ Eusèbe, *De Martyr. Palest.*, 5, éd. Valois, p. 326. Cf. l'extrait du Ménologe grec cité par Valois dans ses *Annotations*, p. 177.